

Le « secret » de l'humain ? Questions à Jacques Demorgon sur Goody, Cosandey et Jullien



Nelly Carpentier

mnellyc@club-internet.fr

Caroline Dessenne

c.dessenne@gmail.com

N. Carpentier : Pourquoi dans ce numéro 4 de *Synergies Monde méditerranéen*, présentez-vous des travaux aussi conséquents et différents que ceux de l'anthropologue britannique Jack Goody, du physicien théoricien suisse David Cosandey et du sinologue français François Jullien ? Certes, vous ne prenez que trois de leurs livres mais on n'atteint pas les 2000 pages !

C. Dessenne : En tout cas, ils s'intéressent tous à la Méditerranée !

J. Demorgon : Et ils évoquent leurs collègues qui en ont traité, comme Fernand Braudel.

N. Carpentier : Avez-vous trouvé qu'ils se complètent bien que leurs apports diffèrent ?

J. Demorgon : Oui, nous le verrons. C'est plus simple de dire d'abord qu'ils s'opposent. Cosandey et Jullien placent très haut la Méditerranée mais pas de la même façon. Quant à Goody, il en fait une partie du récit trompeur à travers lequel l'Europe se constitue une histoire avantageuse bien unifiée. Quand l'Europe vole son histoire au monde, elle n'oublie pas de s'approprier la Méditerranée¹ !

C. Dessenne : Ils ont aussi en commun de s'intéresser au grand sinologue Joseph Needham !

J. Demorgon : Oui, Cosandey et Jullien font son éloge pour ses exceptionnels travaux sur les avancées « chinoises » dans le domaine des sciences et des techniques. Goody aussi mais il reproche à Needham de s'appesantir sur l'arrêt de la science chinoise quand, à la Renaissance, la science « grecque-européenne » reprend et ne cesse plus, engendrant la révolution industrielle.

N. Carpentier : Ces faits sont incontestables !

J. Demorgon : Oui et non ! Selon Goody, Needham n'a pas à chercher un plus pour une science prétendument européenne. Les Grecs ont développé la science, comme les Chinois l'ont fait. Rien ne l'empêche de disparaître pendant presque deux millénaires.

C. Dessenne : Pourquoi Needham met-il l'accent sur la continuité de cette science « européenne » après la Renaissance, plutôt que sur sa longue disparition avant ? En Chine, la science ne s'est jamais arrêtée aussi longtemps. De toute façon, elle aurait

aussi bien pu reprendre d'elle-même... Mais la rencontre directe avec les Européens a changé la donne.

J. Demorgon : On a ici grand besoin de clarté. Des Chinois, en tant qu'êtres humains auraient tout aussi bien pu développer une science de type grec. En conséquence, du point de vue de Goody, on ne doit pas distinguer une science comme étant chinoise ou grecque.

N. Carpentier : Anthropologiquement c'est vrai !

C. Dessenne : Et historiquement c'est faux !

J. Demorgon : En effet, la vérité est double. Sur un temps long, Chinois et Grecs sont sans doute, les uns et les autres, potentiellement inventeurs d'une même science. Sur un temps court, historique, la science chinoise est incontestablement plus *de facto* empirique et par ailleurs plus dépendante des aléas des évolutions sociétales. Toutefois, quel que soit le type de science plus empirique ou plus rationnelle et mathématisée, elle n'est jamais à l'abri des catastrophes sociales et sociétales. La différence c'est que quand la science grecque reprend en Europe à la Renaissance, elle retrouve immédiatement sa qualité intrinsèque de science rationnelle et mathématisée et de ce fait, elle retrouve aussi une fécondité explosive.

N. Carpentier : Prenons des risques : la science grecque est moins empirique, plus abstraite, plus rationnelle. Disons donc qu'elle est supérieure mais nous ne parlons pas des humains rangés en pays. Il ne s'agit que d'un produit - tel type de science - qui, pour des raisons circonstancielles, émerge ici ou là. Personne n'en perd la face !

C. Dessenne : Reste que si nous voulons lever tout doute, il nous faut parler de ces circonstances - tout de même exceptionnelles - me semble-t-il ?

J. Demorgon : Indépendamment de toute polémique, un point plus important est de comprendre comment a été inventée cette science d'un régime de production plus fécond et plus durable, mieux organisé sans doute.

N. Carpentier : C'est là que François Julien fait tout le travail?...

C. Dessenne : Il a l'avantage ; il arrive après les autres, en 2009. Cosandey publie en 1997, republie en 2007 ; et Goody en 2006.

J. Demorgon : Le travail de Julien est précieux. Il étudie méthodiquement cette longue invention d'une science hyper rationalisée.

N. Carpentier : ...dont le miracle cependant n'est pas grec mais simplement humain !

J. Demorgon : Vous pensez comme Goody : « anthropologie » !

C. Dessenne : C'est quand même les Grecs qui ont agi !

J. Demorgon : On recommence avec la même opposition. Temps long : anthropologie potentielle (Goody). Temps court : constat historique effectif (Cosandey et Jullien). Il ne faut lâcher ni l'un ni l'autre et surtout pas mélanger les deux plans. Ce n'est pas la polémique qui est intéressante, ce sont les faits. Cosandey a mis en vedette, autour d'un néologisme difficile - « la méreuporie » - un fait crucial de l'aventure humaine : c'est en rivalisant que les acteurs humains se stimulent mutuellement et se surpassent en créativité, par exemple scientifique et technique³. Ils ont toujours la possibilité de le faire mais aussi de ne pas le faire. Des stimulations paraissent nécessaires. Elles sont souvent le fruit de contraintes ou de séductions étatiques. Parfois, nous le verrons, de contraintes et de séductions qui dépassent les Etats et proviennent de groupes organisés ou d'ensembles plus vastes, à la limite les sociétés civiles.

N. Carpentier : David Cosandey n'évoque pas la « rivalité mimétique », thèse centrale et bien connue de René Girard mais, semble-t-il, il s'en inspire ?

J. Demorgon : Oui, ou il la retrouve indirectement. Qu'importe, car on est sans doute là en présence d'un secret de l'exercice humain : ce n'est pas en s'unissant que les humains sont créatifs, c'est en s'opposant.

C. Dessenne : C'est déjà ce que disait la Bible à travers le *Mythe de Babel*. Les hommes unis croient pouvoir défier Dieu. Celui-ci, charitable, leur envoie la diversité des langues.

N. Carpentier : Un bémol tout de même, car les humains désunis se massacrent aussi !

J. Demorgon : On a de nouveau deux vérités opposées qu'il ne faut pas séparer. Ni l'unité, ni la diversité seules, mais leur conjonction régulatrice. Avec la méreuporie, Cosandey anticipe les deux risques. La division politique entraîne une rivalité stimulante positive, à la condition qu'elle puisse se produire dans un contexte économique commun favorable et qu'ainsi elle dure, au lieu de retomber dans le chaos ou dans l'unification autoritaire durable⁴.

N. Carpentier : Là, c'est l'idéal d'une rivalité qui n'aurait que des avantages et pas d'inconvénients.

C. Dessenne : A la fin du 20^e siècle, la rivalité économique dans la Triade - Etats-Unis, Europe, Japon - a bien transformé l'URSS et la Chine hors violences interétatiques.

N. Carpentier : Si les méreupories les meilleures s'arrêtent, pourquoi certaines durent plus longtemps comme ce fut le cas dans la Grèce antique et dans l'Europe du second millénaire qui ont justement connu les meilleures performances scientifiques et techniques ?

J. Demorgon : C'est sans doute le point le plus décisif. En lisant Jullien, on a l'impression que la réponse est : les Grecs ont inventé un régime supérieur de production scientifique. Admettons ! Une question reste : comment cela est-il advenu ?

C. Dessenne : Sans doute parce que leur régime politique était très propice aux échanges et que cela s'est aussi traduit de façon bénéfique dans le domaine des sciences.

J. Demorgon : En effet, c'est une donnée fondamentale mais elle n'est compréhensible qu'en constatant que le passage des sociétés tribales aux sociétés royales impériales ne s'est pas fait de la même manière sur toute la planète. Le passage a été le plus souvent assez direct et rapide. En Chine par exemple...

C. Dessenne. On connaît l'étonnante découverte de 1974 : ces milliers de fantassins de terre cuite de l'armée impériale ensevelis dans le mausolée du premier empereur unificateur... !

J. Demorgon : Oui, mais justement cette évolution a été fort ralentie et s'est étendue longuement en Grèce. Le stade intermédiaire des cités-Etats s'est installé et maintenu de -750 à -350 : quatre siècles d'une méreuporie unique.

N. Carpentier : Pas seulement unique par sa durée. Ou, plutôt, si sa durée est telle c'est suite à un concours de circonstances. Comme le soulignait Caroline Dessenne, à la rivalité interétatique classique de toute méreuporie, s'est ajoutée une rivalité au plan des sociétés civiles...

C. Dessenne : La fameuse démocratie grecque en dépit de ses limites... !

J. Demorgon : On est sur la bonne voie en cumulant tous ces courants sur quatre siècles. Et, avec toute cette effervescence, on va pouvoir assister à la naissance de la science grecque. Elle sera celle de quantité de penseurs, de chercheurs, d'inventeurs dont finalement Archimède (-287, -212) pendant la seconde méreuporie : hellénistique.

N. Carpentier : Science grecque ou science humaine ?

J. Demorgon : Grecque parce qu'humaine ; mais elle aurait pu être chinoise. En tout cas, Galilée, un Italien, la reprend ou la retrouve.

C. Dessenne : Science chinoise, science grecque - toutes deux effectives - Mais y en-a-t-il une plus humaine ?

J. Demorgon : La connaissance ne peut résulter que de « branchements » infinis sur l'univers, branchements que les hommes essayent, échangent, testent entre eux. Ces branchements peuvent et doivent être de multiples sortes. Dans le domaine de la connaissance, les humains ont à prendre en considération le réel qui vient des choses (indices) mais aussi le réel qui vient de l'exercice de l'activité logique, technique et mentale

(index). Ces deux types de signes sont restés plus séparés dans la science chinoise. Dans un contexte de plus grande effervescence méreuporique, ils se sont réunis, d'où ce montage inventif d'un régime de production scientifique plus performant.

N. Carpentier : Plus simplement, avec Jullien, chez les Grecs, la physique et la mathématique ont réussi à se brancher l'une sur l'autre, avec un plus d'intelligibilité efficace, grâce à une meilleure organisation pensable et calculable du cours des choses.

J. Demorgon : Reste que la science n'est pas toute la connaissance. Les Chinois, en ne s'avancant pas sur le même chemin que les Grecs, se sont détournés d'un enfermement de leur expérience dans des êtres si nettement déterminés qu'on aurait pu les croire soustraits aux transformations continues. Par contre, ils ont voulu offrir à chacun la capacité d'approcher le mieux possible des énergies bénéfiques.

C. Dessenne : C'est là qu'on découvre l'intérêt d'un François Jullien sinologue. Il cherche moins à opposer Grecs et Chinois qu'à les découvrir produisant les uns et les autres des *ressources humaines*.

J. Demorgon : François Jullien a écrit plus d'une trentaine de livres sur ce qu'il nomme des « vis-à-vis » entre la Chine et l'Occident ou encore des « écarts » entre civilisations plutôt que des différences (trop arrêtées et durcies à la façon culturaliste). En 2009, au printemps, il publie « *Les transformations silencieuses* », un livre que l'on pourrait prendre pour un éloge de la pensée de la Chine classique. En automne, il publie « *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe* » auquel je me suis référé et que l'on pourrait prendre pour un livre favorable aux Grecs et à l'Europe. Mais Jullien n'est pas dans ces jugements quantitatifs en plus ou en moins. Il est du côté des oppositions qui, pensées ensemble, constituent - comme vous venez de le dire - de meilleures ressources pour tous les Humains.

N. Carpentier : Une explicitation supplémentaire de l'ensemble que constituent pour vous les trois auteurs me paraît encore nécessaire.

J. Demorgon : Cosandey nous montre non pas un secret de l'Occident mais un secret de l'humain : la rivalité féconde. Ce n'est pas la concurrence d'aujourd'hui sans scrupule et hors de prix pour l'humain et sa planète. La méreuporie de Cosandey repose sur une rivalité interétatique qui s'est montrée - à toute époque et dans tout pays - productrice de progrès scientifiques et techniques. Toutefois, elle peut atteindre des niveaux exceptionnels comme dans la Grèce antique et dans l'Europe moderne.

C. Dessenne : Oui, et il fallait comprendre ces faits historiques !

J. Demorgon : Cosandey y parvient en soulignant qu'à la rivalité interétatique s'est ajoutée une rivalité étendue à une large part de la société et des sociétés. Par contre, il

n'accompagne pas le fait même de l'invention d'un régime supérieur de science par les Grecs. De son côté, Goody dénonce même cela comme « eurocentrisme ». A l'opposé, Jullien établit soigneusement en détail cette longue et complexe genèse d'un régime supérieur de science chez les Grecs. Grâce à son cheminement, dans ce « vis-à-vis » de la pensée grecque avec la pensée chinoise classique, il ne confond pas le procès général de l'humanisation et l'invention d'un régime scientifique supérieur. Si les Grecs inventent cette dimension à ce moment-là, les Chinois inventent autre chose. Il peut être intéressant d'opposer mais plus encore d'associer.

N. Carpentier : Dans son « vis-à-vis » avec la pensée de la Chine classique, François Jullien comprend qu'au moment où cette pensée délaisse sans doute un régime de la science, elle sauvegarde un autre régime de connaissance qui n'est pas centré sur des généralités mais sur des particularités, sur des singularités. Ce que l'Europe a en partie négligé.

C. Desenne : Avec pour conséquence d'affaiblir son orientation individualiste ! On le voit, on le vit dans la standardisation de nombre de relations, par exemple, médicales. Cela est sans doute à l'origine de l'intérêt pour la médecine chinoise, ressentie en Occident comme mieux singularisée, plus individualisée.

J. Demorgon : Vous accompagnez ainsi l'une et l'autre le projet de Jullien. Notons que ce projet est volontaire et peut paraître utopique référé à des propos comme ceux d'Huntington sur la « guerre des civilisations ». C'est alors que le travail de Cosandey lui fournit une base réaliste. En effet, dans les méreupories, les rivalités peuvent passer par des conflits à vif qui produiront quand même des progrès scientifiques et techniques. Il est vrai, c'est l'idée qui a surgi aussi en économie, celle de la main invisible qui retourne des négativités (intérêts égoïstes, destructions) en positivités (résultats altruistes, constructions).

C. Desenne : Vous voulez dire que ces progrès n'ont pas besoin d'être voulus, ils adviennent de fait au travers même des rivalités violentes ? C'est vrai, si la violence trouve sa régulation !

J. Demorgon : Le mot de « régulation » est essentiel. C'est même à partir d'un accroissement de régulation que les méreupories peuvent devenir plus créatives. La méreuporie de base est interétatique. Seule y règne vraiment la rivalité des Etats intéressés aux atouts scientifiques et techniques pour l'emporter les uns sur les autres. Dans les méreupories élargies, les sociétés sont également en cause, à l'intérieur de chacune (rivalités intrasociétales) et entre elles (rivalités intersociétales).

Cet élargissement s'est manifesté concrètement entre les civilisations, singulièrement à travers les expansions religieuses pénétrant et transformant les civilisations voisines mais bien différentes. On est en présence de méreupories intercivilisationnelles de fait.

Hélas, cela peut aussi dégénérer en conflits confessionnels irréductibles : hindouistes et musulmans, catholiques et protestants, sunnites et chiites, etc. !

C. Dessenne : C'est comme si Jullien voulait nous faire accéder à un niveau devenu volontaire de cet « intercivilisationnel ».

J. Demorgon : C'est un processus dont nous n'avons pas encore trouvé le régime d'efficacité hors de la science. Dans le domaine de l'éthique, nous devrions aussi savoir que ce qui n'est pas construit théoriquement par anticipation raisonnée se construit concrètement dans l'expérience désordonnée, y compris meurtrière.

N. Carpentier : Les graves dangers qui subsistent peuvent entraîner vers ces nouvelles connaissances et pratiques... Diriez-vous que si Goody avait lu Cosandey et Jullien, il aurait été plus assuré de l'avenir d'une histoire planétaire anthropologique ?

J. Demorgon : Goody, comme anthropologue se défiant des reconstitutions historiques, fait œuvre utile, indispensable, même si son livre, qui semble ignorer Cosandey et Jullien, est tourné vers les abus passés de l'Europe. Son recours à l'anthropologie lui sert à montrer les similitudes humaines à travers les différences culturelles. Mais il entrevoit aussi qu'anthropologie ne signifie pas « indifférenciation des humains » et pas davantage « indifférence culturelle ». C'est évidemment sur ce dernier point que Cosandey et Jullien font des miracles. Par contre, passer de leurs œuvres exceptionnelles à des changements éthiques et politiques, c'est là un chemin culturel qui reste à trouver !

C. Dessenne : J'aimerais croire que les vis-à-vis de Jullien entre civilisations pourraient faire office de réflexions anticipatrices de conflits déjà là ou en suspens !

J. Demorgon : C'est encore utopique mais cela peut se développer, faire partie d'un nouveau mode de philosopher, n'être pas sans conséquences culturelles générales et peut être, à terme, politiques aussi. Cosandey, plus réaliste en cela, complète Jullien du côté des interactions effectives possibles. Il envisage même pour aujourd'hui ou, en tout cas, demain, une « méreuporie planétaire » tournant autour d'une reprise internationale de la rivalité spatiale.

N. Carpentier. Vous n'avez pas dit un mot de la « thalassographie articulée » dont Cosandey a tout de même fait le premier « secret » des Grecs et des Européens, secret à ciel ouvert puisqu'il suffit de regarder sur les cartes la relation entre terre et mer, avec péninsules, îles, caps, golfes et baies ?

J. Demorgon : Pour Cosandey, la « thalassographie articulée » est en effet le secret caché de l'Occident. Elle se situe au plan géophysique. Certes, ce n'est pas rien ! Une sorte de tremplin qui est là, disponible, comme un moule déjà tout préparé pour

l'éventuelle pâte méreuporique ! Mais soyons sérieux, la « thalassographie articulée » n'est pas d'avance déterminante. Cependant, elle peut faciliter l'avènement de méreupories supérieures, comme celles de Grèce et d'Europe.

N. Carpentier : Tout cela est vrai et passionnant et montre la part de notre environnement terrestre dans notre destin. Certes, à partir de là, ce destin thalassographique a besoin d'avoir encore plus d'un tour dans son sac mais nous en avons vu quelques-uns !

C. Dessenne : Vous avez à peine abordé la question d'un tour de plus qui serait bienvenu, et concernerait non pas la science mais l'éthique ?

J. Demorgon : Il faut peut-être subir encore plus de violences interhumaines auxquelles réagir par des échanges supérieurs multiples : affectifs, pratiques, cognitifs ? Un nouveau régime d'éthique pourrait s'élaborer, émerger comme est né un nouveau régime de science. Il pourrait même aussi disparaître pendant des siècles et renaître enfin après quel Moyen-Âge ? La tâche éthique est autrement plus englobante. La recherche scientifique comme branchement sur l'infini cosmique en fait partie sans que cela soit encore bien compris. Un régime éthique supérieur devrait pouvoir mieux réguler religion, politique, économie, information - peut-être à la manière d'une sorte de laïcité généralisée. Mais apparemment, nous n'avons pas encore les bonnes équations. En tout cas, Goody, Cosandey et Jullien y travaillent.

Notes

1. J. Demorgon, D'une histoire centrée sur l'Europe à l'histoire planétaire. (III./ Lectures et analyses).
2. J. Demorgon, Inventer le réel. L'expérience, la science : de Chine en Grèce et en Italie. Avec Jullien. (II./ L'histoire présente et passée de la Méditerranée).
3. J. Demorgon, Secret de l'Occident ou secret de l'humain ? *Sociétés « combattantes » et « progrès scientifique »*. Avec Cosandey (III./Lectures et analyses).
4. J. Demorgon, Hellènes, Romains et Européens autour de la Méditerranée. Deux millénaires de miracles et marasmes, de l'Antiquité au Moyen-Âge (II./ L'histoire présente et passée de la Méditerranée).